

LE DEVOIR

PERSPECTIVES

Ne dites à personne que je suis «francophone»!

À Paris, nos auteurs ne sont ni mieux ni moins bien traités que les écrivains français

Jamais rentrée littéraire québécoise à Paris n'a été aussi fournie. Et ce ne sont pas les Québécois qui le disent, mais les critiques français eux-mêmes qui consacrent cet automne une partie de leurs pages à la chronique des auteurs de la «Belle Province», comme on dit encore ici en souvenir des plaques d'immatriculation d'une autre époque.

Pas besoin de fouiller sous les piles poussiéreuses de la FNAC pour trouver les derniers romans de Réjean Ducharme, Robert Lalonde et Michel Tremblay. Ils sont bien en vue, sur les comptoirs des nouveautés, et on les trouve un peu partout dans les librairies parisiennes. Et lorsqu'on cherche un peu, on peut même découvrir les derniers titres de Jacques Folch-Ribas, de Stéphane Bourguignon, de Jacques Godbout, de Marvis Gallant et même un Gabrielle Roy perdu dans les rayons. Bien sûr, aucun de ces ouvrages ne se retrouve sur la liste des best-sellers. Ils ont des ventes faibles, parfois microscopiques, mais qui se comparent avec celles de beaucoup d'auteurs autochtones.

Le petit monde du livre est ainsi fait qu'il y a la vaste majorité de ceux qui se réjouissent de vendre 1000 ou 2000 exemplaires et puis quelques rares étoiles. Parmi elles, la seule à tenir tête en ce moment, sur la liste des essais du magazine *L'Express*, à l'avalanche de livres sur le président Mitterrand est un certain Hubert Reeves qui nous apporte ses *Dernières nouvelles du Cosmos*.

Reeves est un cas intéressant. Alors qu'il vit et travaille depuis des années en France, la majorité des Français ignorent tout simplement que ce sympathique physicien à la barbe fleurie est Québécois. Il pourrait être Tchétchéne, Macédonien ou Martien que cela ne changerait rien à l'affaire. Tout le monde s'en fout. Bref, Reeves a l'immense privilège de ne pas être affublé du terrible qualificatif d'interprète, de metteur en scène, de danseur, d'écrivain ou d'auteur «francophone».

Il suffit qu'un artiste soit identifié à la francophonie pour que le petit monde des critiques s'imagine que ses romans sont écrits en... sont écrits en... francophone!

Car il suffit qu'un artiste soit identifié à la francophonie pour que le petit monde des critiques s'imagine immédiatement que ses romans, ses chansons ou ses répliques sont écrits dans un patois des Carpates (la Roumanie est membre de la francophonie!), un dialecte d'Afrique équatoriale ou, pire, en «francophonie»: le sabir des fonctionnaires du ministère de la Francophonie. L'étiquette ne pardonne pas!

C'est à peu près ce qui est arrivé la semaine dernière aux pièces jouées à Limoges dans le cadre du Festival international des francophonies en Limousin. «Entre deux colloques et un voyage d'études, les francophones viennent à Limoges vérifier que la francophonie existe», écrit avec ironie le critique de *Libération*, avant d'assassiner à peu près tout ce qui est monté sur scène.

Pour expliquer la lenteur de la presse parisienne à s'intéresser au dernier Réjean Ducharme, un critique invoquait récemment l'étiquette d'écrivain francophone assimilée au folklore et aux sous-produits de la culture subventionnée. «Qu'est-ce donc qu'un écrivain francophone?», se demandait-il. Avant de conclure que cela n'existe pas et que Ducharme est tout simplement un grand écrivain de langue française.

Depuis qu'ils sont édités par des maisons d'édition françaises (souvent en coédition), nos auteurs ne sont ni mieux ni moins bien traités que les écrivains français. Ce qu'il ne veut pas dire qu'ils ne passeront pas inaperçus et ne tomberont pas dans l'oubli... comme d'ailleurs la grande majorité des 400 nouveaux romans de la rentrée d'automne. Un entêté comme Michel Tremblay est parvenu, il y a deux semaines, à faire plusieurs émissions littéraires à la radio. Un rare chanceux comme le jeune romancier Stéphane Bourguignon est même arrivé à se faire inviter au très écouté talk-show télévisé de Canal Plus, *Nul part ailleurs*.

Une chose est certaine, dans le grand bazar culturel parisien, on ne s'intéresse pas à eux pour cause d'origine ethnique, de couleur de peau ou d'appartenance à une famille linguistique. Et encore moins parce qu'ils sont membres de cette tribu étrange, hétéroclite et parfois factice: la francophonie. S'ils attirent l'attention des lecteurs, c'est tout simplement à cause de ce qu'ils ont à dire.

INDEX	MÉTÉO
AgendaB6	Montréal
Avis publicsB4	Ensoleillé avec passages nuageux.
ClasséesA4	Engagement en après-midi. Max: 12
CultureB8	Québec
ÉconomieB2	Ciel variable.
ÉditorialA8	Max: 10
Le mondeA6	Détails en B5
Mots croisésA4	
Les sportsB5	

POLITIQUE

Réforme Axworthy: les étudiants sur le pied de guerre

PAGE A 4



CULTURE

Quand le jeune Clapton s'approprie le vieux

PAGE B 8



LE MONDE

Cardoso balaie le Brésil

PAGE A 6

Attention, hommes au travail!



PHOTO JACQUES NADEAU

LE COUP d'envoi à la construction du nouveau siège de l'Organisation de l'aviation civile internationale (OACI) a été donné hier en présence des ministres Bernard Landry et André Ouellet ainsi que du maire de Montréal Jean Doré, de gauche à droite sur notre photo. Cet édifice de 40 000 mètres carrés de superficie va nécessiter un investissement de 100 millions \$. C'est le projet élaboré par le Groupe de sociétés Westcliff et le Groupe Canapen qui a été retenu par le gouvernement fédéral après une longue polémique. On se souviendra en effet que la compagnie Monit, propriétaire de l'immeuble où loge actuellement l'OACI, avait soumis un plan qui avait été écarté avant d'intenter une poursuite de 106 millions \$ contre le ministère des Travaux publics. Pendant la cérémonie d'hier, un technicien, probablement plus habitué aux shows rock, s'est empressé d'enfumer le podium afin de créer une certaine atmosphère qui, à l'évidence, a pris par surprise nos ministres et notre maire!

Et vlan pour les manteaux en plastique: la fourrure est biodégradable!

N'en déplaise à Brigitte Bardot, l'industrie de la fourrure a tourné la page sur une pénible période de morosité au cours de laquelle ses revenus d'exportations ont subi des baisses draconiennes. Aujourd'hui, non seulement les ventes sont-elles à la hausse, mais, fait encore plus important sans doute, les promoteurs de cette industrie ont la conviction de voir un bel avenir écologique pour les fourrures naturelles.

CLAUDE TURCOTTE
LE DEVOIR

On n'y avait jamais vraiment pensé, mais la fourrure, la vraie, est biodégradable. Et vlan! Dans le flanc des fabricants de manteaux en fourrure artificielle, c'est-à-dire en plastique. Bien sûr, cela n'est pas un argument valable aux yeux de ceux qui, comme Brigitte Bardot, se battent pour le droit à la vie des animaux, lesquels sont néanmoins soumis à la loi de la jungle, qu'il y ait des trappeurs ou pas. À cela aussi on travaille: comment capturer la ressource, sans la détruire, ni la faire souffrir? Ici, comme en Europe et ailleurs.

D'autre part, après les bouteilles, les cannettes d'aluminium, les vieux journaux, le recyclage commence à rejoindre la fourrure. Mariouche Gagné, une designer âgée de 22 ans, consciente de l'environnement comme un nombre grandissant de jeunes, s'est donné aussi une mission écologique, celle de recycler des manteaux de fourrure usagés en les transformant en sacs à main, mitaines et autres accessoires qui défient les lois de l'imagination.

Tout cela fait en sorte que l'industrie de la fourrure s'est retrouvée une nouvelle jeunesse, elle qui, sous le coup des accusations, commençait à se sentir des allures d'un anachronisme de la préhistoire à l'aube du troisième millénaire. C'est donc sur un air optimiste que le Conseil canadien de la fourrure (CCF) lancera demain le Mois de la fourrure 1994.

Son programme prévoit évidemment un bon mot sur les tendances du marché et la reprise économique. On fera état, en outre, d'un programme d'éducation conçu en collaboration avec la Fédération des trappeurs du Québec, qui visera plus particulièrement la jeunesse en cherchant à lui faire comprendre que «les ani-

maux à fourrure sont une ressource renouvelable». Enfin, Mariouche Gagné exposera sa perception du nouveau consommateur.

Ysabel Trujillo, qui est directrice des communications au CCF, souligne d'ailleurs que les jeunes designers québécois sont vraiment les chefs de file dans la création de fourrures, ce qui est important du fait que Montréal a un apport d'environ 85 % dans la production canadienne. À cela, il faut ajouter que depuis plusieurs années, on cherche, au Québec, à susciter une synergie entre l'industrie (textile, vêtement, fourrure, chaussure) et les créateurs (couturiers, designers, etc.). Pour sa part, le CCF joue désormais pleinement cette carte en présentant un concours en coopération avec le Bureau fédéral de développement qui rapportera aux trois premiers gagnants des prix d'une valeur de 30 000 \$, en plus d'une formation technique de confection de fourrures et diverses activités de promotion.

L'optimisme de l'industrie s'appuie non seulement sur un esprit nouveau, mais également sur des arguments sonnants. En 1993, l'exportation canadienne des manteaux de fourrure a connu une hausse de 24 % pour atteindre 70 millions \$. Un bond spectaculaire de 48 % dans les ventes aux États-Unis a porté à 56 millions \$ la part de ce marché, qui est de loin le plus important. L'Accord de libre-échange et la faiblesse du dollar canadien ont contribué sensiblement à cette tendance qui se maintient cette année.

Par exemple, dans les trois premiers mois, les revenus en provenance des États-Unis ont augmenté de 34,7 % pour totaliser 15 millions \$. On a constaté aussi un accroissement des ventes au Japon, à Hong Kong et en Allemagne. Globalement, au cours du premier se-



Coup de poing contre les «attachés»

Raid spectaculaire des marines contre le quartier général du FRAPH: 50 arrestations

Port-au-Prince (AFP) — Les forces américaines ont effectué hier un raid spectaculaire contre la principale organisation paramilitaire d'Haïti en arrêtant 50 personnes et en saisissant un petit arsenal au quartier général du Front pour l'avancement et le progrès haïtiens (FRAPH), en plein centre de Port-au-Prince.

Le leader du FRAPH, Emmanuel Constant, a proclamé l'innocence de son mouvement après ce raid.

Le FRAPH, une organisation paramilitaire, est accusé par les États-Unis de fomenter la violence dans le pays.

M. Constant, qui parlait à son domicile à quelques journalistes, a de nouveau nié ces accusations, affirmant que son message restait «Paix, paix, paix» et que d'autres raids n'étaient «pas nécessaires».

«Je dois être protégé», a-t-il dit en se référant à d'éventuels risques de violence à son encontre à la suite de ce qu'il a estimé être de la «désinformation». Les troupes américaines «auraient dû me protéger depuis le début».

VOIR PAGE A 10: HAÏTI

Entente de principe au TNM

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le Théâtre du Nouveau Monde (TNM) a annoncé hier soir la conclusion d'une entente de principe avec ses syndicats. Cet accord devrait permettre de sauver la saison théâtrale de l'établissement de la rue Sainte-Catherine, à Montréal, aux prises avec un conflit de travail depuis mai dernier.

L'entente signée hier, en présence d'un conciliateur, porte sur le contrat de travail du syndicat des quatre techniciens de la scène, membres du local 56 de l'Alliance internationale des employés de scène (IATSE). L'entente porte aussi sur la convention collective de la section locale 145 de la FTQ, qui représente les 28 employés (dont neuf permanents) de la billetterie, de l'accueil et de l'entretien.

Cette double entente de principe sera soumise pour ratification aux assemblées générales de chacun des deux syndicats, «et ce, dans les meilleurs délais» selon le communiqué émis hier soir par la direction de l'établissement.

La renégociation des contrats de travail du théâtre tra-

VOIR PAGE A 10: TNM

Team Canada en Asie

Bouchard dénonce la «mauvaise foi» de Chrétien

Chez les libéraux, on n'en démord pas: ce sera Parizeau ou personne

JEAN DION
DE NOTRE BUREAU D'OTTAWA

Après l'histoire de la facture référendaire de Charlotte, Ottawa vient de trouver un autre dossier dans lequel faire preuve d'«obstination» et de «mauvaise foi», accuse Lucien Bouchard.

En refusant que le Québec soit représenté par quelqu'un d'autre que Jacques Parizeau lors de la tournée qu'effectuera une *Équipe Canada* du commerce international en Asie en novembre prochain, le premier ministre Jean Chrétien «confond la diplomatie avec les missions commerciales: c'est vraiment de l'entêtement», a dit hier le chef du Bloc québécois.

M. Bouchard a fait cette sortie après que M. Chrétien eut expliqué, plus tôt en journée, que la décision de n'inviter que les premiers ministres pour représenter les

VOIR PAGE A 10: BOUCHARD

VOIR PAGE A 10: FOURRURE

LE DEVOIR
CULTURE



ROBERT LÉVESQUE

Ça bouge au TNM

On n'aurait pas parié jeudi dernier sur l'avenir des relations entre le TNM et ses techniciens de scène, lorsque Lorraine Pintal annonça la rupture des négociations et par conséquent l'annulation du spectacle d'ouverture de la saison (*Dandin* de Molière). Mais voilà qu'hier le pari optimiste est devenu possible: les discussions ont bel et bien repris entre les techniciens membres de l'ATSE et la direction du Théâtre du Nouveau Monde!

Contrairement à toute attente, en effet, ces gens-là se sont donnés rendez-vous, hier à 14 heures, devant le conciliateur. Et en plus, pour la première fois, le syndicat du personnel d'accueil participait aussi à la rencontre.

De là à espérer que l'on pourrait peut-être, si tout va rondement, «annuler l'annulation» de *Dandin*, et présenter le spectacle vers la mi-octobre, il y a toutefois une très grande marge et personne, hier après-midi, ne voulait y entrer ni même y mettre un premier pied.

Du côté de l'ATSE, le représentant Paul Béland avait la bonté de reconnaître, avant de retourner à la table de conciliation, que mon papier publié à la une du *Devoir* vendredi dernier «était de nature à allumer des lumières quelque part» (*TNM: le triple échec*, édition du 30 septembre), et du côté du théâtre Nadine Marchand affirmait que depuis quelques jours «les choses ont commencé à bouger, de partout, y compris au niveau du gouvernement, dans différents ministères».

«Les choses ont bougé, en effet. A tel point que nous apprenions, au moment de mettre sous presse, qu'une entente de principe est intervenue entre la direction du TNM et ses syndiqués. L'entente devra bien sûr être soumise à l'approbation des techniciens et proposés à l'accueil avant que nous puissions voir le *Dandin* de Molière sur les planches».

L'appel de Millette

Dimanche soir, lors du gala télévisé des Gémeaux, le comédien Jean-Louis Millette, allant chercher le trophée du meilleur interprète dans un téléroman, tenait dans sa main, comme un grigri, sa médaille du prix Gascon-Roux de l'an dernier (meilleur comédien dans le rôle du père dans *Six personnes en quête d'auteur* de Pirandello). Millette, très digne, a lancé un appel pressant à Québec pour que l'on s'occupe enfin du présent et de l'avenir du TNM. Il semble bien que le message ait circulé...



Marc Béland et Jean-Louis Millette lors de la remise des prix Gémeaux dimanche soir.

Cent ans de théâtre yiddish

On célèbre ce mois-ci, au Centre des arts Saidye-Bronfman, cent ans de théâtre yiddish à Montréal. Depuis 1894 alors qu'une compagnie juive s'installait dans le tout nouveau Monument National, et jusqu'à aujourd'hui où la compagnie de Dora Wasserman produit bon an mal an des spectacles, comme par exemple la création des *Belles-sœurs* en yiddish, il y a toujours eu une tradition du théâtre yiddish à Montréal.

On marque le centenaire par deux événements: un spectacle consacré à la compagnie de Dora Wasserman, le Théâtre Yiddish fondé en 1956, et dans lequel on pourra voir des extraits, musicaux et dramatiques, des spectacles les plus célèbres de ces dernières années. Du 6 au 16 octobre au Centre Saidye-Bronfman, 5170 Chemin de la Côte Sainte-Catherine.

Dans la même salle, du 22 au 30 octobre, l'historien Jean-Marc Larrue, auteur du *Monument inattendu*, un ouvrage qui retrace l'histoire du Monument National et du théâtre yiddish qui s'y jouait, donnera une conférence illustrée (films, diapositives, extraits) qui retracera l'histoire de ce siècle yiddish montréalais. Ces conférences sont données alternativement en anglais et en français. On obtient un rabais de 25% si l'on assiste aux deux événements. On se renseigne au 739-7944.

Silviu Purcarete à Limoges

Les Montréalais l'ont découvert lors du dernier Festival de théâtre des Amériques. Ce Roumain avait mis en scène (de façon remarquable) un *Titus Andronicus* avec le Théâtre national de Craiova, à la salle Maisonnewe. Silviu Purcarete vient de démissionner de la direction du théâtre Bulangra de Bucarest où il a été nommé il y a quelques mois. Il a accepté la direction du Centre dramatique national de Limoges. A une autre époque, on aurait parlé de passage à l'ouest...

Le TILF va mal

Le Théâtre international de langue française que dirige à Paris le metteur en scène Gabriel Garran, où l'on produit plusieurs textes québécois, vit une situation de crise. Le TILF n'a pas reçu sa subvention pour 1994 et a dû mettre du personnel au chômage. Un seul spectacle sera présenté cette saison. Pourquoi? Il semble que le théâtre de Garran soit victime de bisbilles ministérielles, les subsides de l'ancien secrétariat à la Francophonie n'ayant pas été versés au ministère de la Culture.

Une soirée avec Christopher Plummer

Le réputé comédien canadien Christopher Plummer (il a fait ses débuts à Ottawa en 1948, à 17 ans, avant d'aller rejoindre le *Old Vic* de Londres puis faire carrière à Broadway et dans le *West End*) donne deux représentations de son spectacle-solo, *A Word or Two Before You Go*, au théâtre Centennial de l'université Bishop de Lennoxville les 7 et 8 octobre. Plummer, dont le spectacle est «un voyage à travers ses amours littéraires», donne ses recettes au profit du théâtre anglophone dans l'Estrie. On réserve au (819) 822-9692.

THÉÂTRE



Monique Mercure et Marc Béland dans *La Mouette* de Tchekhov au Théâtre du Rideau vert.

Le temps des mouettes

Retour décevant d'André Brassard à la mise en scène

LA MOUETTE

Une pièce d'Anton Tchekhov, dans la traduction d'Antoine Vitez. Mise en scène d'André Brassard. Scénographie de Richard Lacroix. Costumes de François Barbeau. Éclairages de Michel Beaulieu. Avec Monique Mercure (Arkadina), Marc Béland (Treplev), Pascale Montpetit (Nina), Louis de Santis (Sorine), Pierre Curzi (Trigorine), Raymond Bélisle (Chamraïev), Muriel Dutil (Paulina Andreïevna), Pascal Rollin (Dorn), Roger Larue (Medvedenko). Une production du Rideau Vert, à l'affiche jusqu'au 22 octobre.

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Comment dire? Sa déception? Son irritation? Sa peine? On ne touche pas impunément au théâtre de Tchekhov, ce dramaturge exceptionnel entre tous, un artiste au théâtre si fragile et subtilement tragique, si profondément vrai, et ceux qui le rendent ennuyeux et désaccordé comme dans cette production du Rideau Vert sont en quelque sorte des agresseurs.

Cette production attendue, qui marque le retour d'André Brassard à la mise en scène (il signe des exercices à l'École nationale de théâtre mais n'a rien présenté dans une salle depuis son pénible *Temps des lilas* au même Rideau Vert), est une déception, un agacement, une douleur, sur toute la ligne, de la distribution mal établie au décor sans invention ni charme et jusqu'à cette mise en scène monotone dans laquelle aucune des relations entre les personnages n'est véritablement établie.

Tout reste froid, indécis, rien n'est arrêté et tout va à vau-l'eau dans un spectacle sans grâce ni unité, sans orientation critique ni choix clair, et l'on se demande ce que Brassard allait chercher dans cette *Mouette* qui sous sa gouverne vole si bas que le

théâtre de Tchekhov n'y est plus perceptible, et que le sel de Tchekhov — le génie de dissimuler sous une apparente banalité de grandes figures mythiques du théâtre — est totalement absent d'un théâtre devenu malhabile et figé, ce théâtre que dénonce justement le jeune Treplev.

Les répliques de Treplev, d'ailleurs, vont droit au cœur mort de ce spectacle comme pour l'auto-assassin. De la pièce de Tchekhov Brassard n'a pas su faire rien d'autre qu'un *Temps des lilas* qui piétine dans sa médiocrité. Un spectacle décadent. Du théâtre caricaturé. Des temps sans mesure ni grâce. Et la responsabilité en revient à une évidente paresse: il y a eu du travail avec des acteurs (je pense à Montpetit, Mercure, Béland, quoiqu'aucun ne soit touchant) mais il n'y a pas eu ce qui est l'essentiel, ce passage réussi vers une mise en scène, une vision précise, vers une forme unique et un rythme établi, vers un spectacle unique.

Étrange distribution

Il y a trois distributions de *Mouette* que l'on peut établir avec intelligence à Montréal, je ne le ferai pas pour qu'on m'accuse de ne pas me mêler de mes affaires, mais disons que je n'aurais pas pensé, nonobstant leurs grands talents, ni à Montpetit ni à Béland pour les rôles de Nina et Treplev. Pascale Montpetit a trop de caractère combatif pour cette «Ophélie»; elle en fait une fonceuse vulgaire qui devient une éberluée au bord de la connerie lorsqu'elle revient voir Treplev au troisième acte; Marc Béland est une bête de scène trop fougueuse, trop belle, pour ce «Hamlet» dépressif et mélancolique; il en fait un caractériel sans manières, trop fou (comme un cheval).

Brassard — si l'on creuse — semble avoir voulu foncer tête première dans une critique simpliste de *La Mouette* plus que dans le service inspiré que mérite un tel chef-d'œuvre. C'est ainsi, du moins, que

l'on peut comprendre l'incroyable et ridicule premier acte où la pièce de Treplev, jouée par Nina comme si elle était une contorsionniste, est servie comme un épisode farfelu dont les spectateurs (la maison de Sorine) sont conscients du grotesque. Alors que la pièce de Treplev doit saisir et ébranler Arkadina par sa beauté étrange, sa poésie nouvelle.

Après cette ouverture burlesque la pièce s'engouffre dans une insignifiance théâtrale où ne feront qu'apparaître les maladresses et les hésitations des personnages, de premier plan comme de soutien, la niaiserie snob du personnage d'Arkadina que Monique Mercure joue dans une réduction stupéfiante (il y a tant à faire avec cette «Gertrud» pour demeurer dans la paraphrase d'Hamlet qu'est ce chef-d'œuvre russe), la truculence cabotine de Sorine que Louis de Santis tire du côté du boulevard, et ces silences joués si mal, ces écoutes qui n'en sont pas, ce marécage d'interprétations dans lequel la voix de Pascal Rollin émerge et nous stupéfie de ressemblance avec les messages publicitaires de café ou de voiture...

On cherche les moments forts, il n'y en a pas dans les trois grandes scènes: celle de Trigorine et Nina où rien ne passe, Curzi étant d'une balourdise infantilisante dans le rôle de Trigorine; celle de Treplev et d'Arkadina, la si belle scène du pansement, qui n'a ici qu'une seconde et quart de vérité dans un geste de Mercure, juste assez pour nous faire regretter une *Mouette* plus juste; la scène Nina-Treplev du troisième acte où Montpetit donne dans l'excès d'une hystérie (ce qui est mal lui) alors que Béland n'est tout simplement pas là. Quel malheur!

C'est Vitez — sa traduction est exemplaire de rigueur — qui propose avec *La Mouette* la paraphrase d'Hamlet. Il y voyait autant de force, autant de grandeur et de misère. C'est juste et c'est pourquoi un ratage de *Mouette* est aussi pénible qu'un ratage d'Hamlet.

ROCK

On commence à peine à parler du jeune Clapton

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Eric Clapton, hier soir au Forum, a raconté l'histoire d'un homme qui a pris le dessus sur lui-même et sur les autres pour réaliser ce qu'il avait envie de réaliser alors qu'il rêvait de blues et uniquement de blues dans le Londres des années 50.

Au Forum hier soir, Eric Clapton a signalé que tout ce qui l'a fait connaître au cours des 25 ou 27 dernières années il n'en a aujourd'hui plus rien à cirer. Ou presque.

Baptisée *Nothing But The Blues*, la tournée américaine qu'il vient d'amorcer à Montréal est, et restera probablement, comme la tournée d'un homme qui a décidé de se faire musicalement plaisir sans se demander si la mise au placard des *I Shot The Sheriff*, *Cocaine* et autres «méga-succès», comme disent les jeunes, allaient provoquer du ramdam dans les chaumières des auditeurs de CKOI ou CHOM.

C'était vieux. C'était même très vieux. On insiste, parce que jouer des morceaux ayant 40 ans d'âge en moyenne dans un temple du rock à une époque où l'apologie du «tout nouveau tout beau» a été érigée en vertu d'histoire de culpabiliser le bipède qui ne participe pas aux jeux de la caisse enregistreuse, c'est pas évident.

Vêtu comme s'il allait à la pêche, Eric Clapton a commencé par une interprétation, son interprétation, de *Motherless Child* en compagnie de Andy Fearweather Low à la guitare et de Dave Bronze à la basse. Et alors? Ils étaient tous à l'acoustique. Nom de Dieu! Ils jouaient acoustique au «Faux-rhum». C'est clair? Non.

Parce que la pièce d'après comme la pièce suivante,

Eric, qui n'est plus Eric la main lente mais Eric la main tout court, les a sculptées sur sa guitare acoustique. Faut préciser que lors du troisième blues, le *How Long Blues* de Leroy Carr, Jerry Portnoy a fait son entrée. Et alors? Jerry Portnoy c'était l'harmoniciste de Muddy Waters. C'est lui, Jerry, qui soufflait dans l'instrument du pauvre lorsque Muddy chantait... *The Blues Have a Baby. They Called It Rock and Roll*.

Et comme aujourd'hui Eric Clapton préfère les parents parce qu'il a, à l'évidence, besoin de leurs blues, il a enchaîné avec *The County Jail* et surtout *The Forty Four* de Howlin Wolf. Entre temps, Chris Stainton s'est installé derrière son piano. Il était droit le piano. Et alors? Avez-vous déjà vu des pianos longs dans les «honky tonk» ou dans les églises Pentecôtistes. Bon.

Puis il y a *Goin' Away Baby* et *Hoochie Coochie Man*, *Blues Leave Me Alone* et *Standin and Cryin*, *It Hurts Me Too* et *Someday After A While*, le splendide *Sinner's Prayer* et le très enlevé *I'm Tore Down*. Bref, il a joué toutes les pièces de son dernier album qui est son meilleur album. Et Dieu sait s'il a signé des albums que l'on ne se lasse pas d'écouter.

Hier soir au Forum, Eric Clapton a puisé dans le vieux. Il s'est approprié le vieux parce qu'il est jeune. Très jeune. Il ne fait que commencer à faire parler de lui.

En tout cas, à la toute fin, il a applaudi le public tout heureux qu'il était de ne pas avoir entendu un quidam réclamer *Cocaine* ou *I Shot The Sheriff*.

Enfin, un gros, un énorme bravo à Jimmy Vaughan pour avoir chanté en première partie: *Albert Collins Up There/ Muddy and Lightnin' Too/ Albert King and Freddie King Playing The Blues/ Lord, They Called Another Blues Stringer Back Home. Amen!*

Radiomédia

Le CRTC tiendra des audiences publiques

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Sentant la soupe chaude, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) a promptement annoncé, hier, la tenue d'audiences publiques sur la disparition de six stations de radio AM, dont CJMS à Montréal et CJRP à Québec. La date de l'exercice n'a pas encore été dévoilée.

La tenue d'audiences sur la «restructuration» radiophonique enclenchée vendredi n'entrave en rien, pour l'instant, la mise en place de Radiomédia, né de la fusion de CKAC et CJMS.

Dès hier matin, CKAC Radiomédia entonnait son nouveau thème musical et faisait grand cas de sa nouvelle agence d'information. Les auditeurs ont été flattés dans le sens du poil et remerciés «d'être au rendez-vous». Il n'est pas simple d'amener des auditeurs à syntoniser un autre indicatif, jusque-là concurrentiel. La direction espère, a-t-on appris, atteindre les 800 000 auditeurs avant un an et demi. Présentement CKAC frise les 600 000.

Pour l'instant, plus que la nouvelle programmation inédite et exceptionnelle promise vendredi, les auditeurs ont surtout eu droit à du réchauffé, avec des blocs de l'une ou l'autre radio. Un peu de CJMS, un peu de CKAC et un bon battage publicitaire pour cimenter le tout! Ainsi, Paul Arcand, de CJMS, ouvre le bal à 5h30, alors que le *morningman* de CKAC, Paul Houde, fait les sports avec M. Arcand. Jean Lapierre et Jean Cournoyer, qui avaient chacun leur émission, prennent le relais plus tard en matinée, ensemble.

Le coloré Gilles Proulx entre à CKAC par la grande porte, en occupant une plage de trois heures, qui commence à 11h15. Hier, il s'est gardé de gueuler trop fort. «Ça a bien été», concluait l'animateur hier, avant de quitter les ondes. Il a bien reçu des appels d'auditeurs qui l'ont traité «d'énergé» mais il s'en est trouvé plusieurs autres pour lui souhaiter bonne chance.

Les bulletins de nouvelles seront diffusés 15 minutes avant et après l'heure — ce que fait CKAC depuis plusieurs années — mais il faudra manifestement attendre quelque temps avant de connaître le ton spécifique de la nouvelle agence d'information et ce qui la distinguera de NTR, l'agence radio de la Presse canadienne.

L'orientation des nouvelles et son volume seront au cœur des audiences publiques que tiendra le CRTC. La Fédération professionnelle des journalistes du Québec et le Syndicat canadien de la fonction publique ont tous deux accueilli la nouvelle des audiences avec satisfaction. Tous deux ont souhaité que l'exercice ait lieu le plus rapidement possible. Le président de la FPJQ, M. Alain Saulnier, insistera, devant les commissaires, sur l'absence de diversité des sources d'information des sources à l'extérieur de Montréal, causée par la fermeture de CJRP à Québec, CJRT à Trois-Rivières, CJMT à Chicoutimi et CKCH à Hull. Le directeur du SCFP, M. Gilles Charland, promet pour sa part de dénoncer la concentration de l'information qu'engendre la transaction annoncée vendredi et qui a pris tout le monde par surprise, à commencer par les employés eux-mêmes. Quelque 100 personnes ont perdu leur emploi.

Pas de surprise

La direction de Radiomédia s'attendait à des audiences publiques et n'a donc pas été surprise de l'annonce du CRTC. Contrairement aux syndicats, la direction soutient cependant qu'elle n'a aucunement enfreint la loi en fermant des stations et restructurant les réseaux. Au CRTC, le porte-parole Bill Allan a simplement indiqué que l'autorisation du CRTC est lorsqu'une entreprise demande une nouvelle licence ou lorsqu'il y a un transfert de contrôle.

Le CRTC s'inquiète lui aussi de la diversité des sources d'information. D'un autre côté, l'organisme a énormément assoupli ses règlements sur la radio, afin de favoriser sa survie. De sorte que les seules obligations qui demeurent sont celles touchant le contenu canadien.

Dans la salle de nouvelles de CKAC Radiomédia, hier, l'atmosphère était quelque peu chaotique, les nouveaux venus de CJMS tentant de se familiariser avec un équipement technologique que leur était jusque-là inconnu et les «anciens» de CKAC tentant d'être polis envers cette visite impromptue, qui débarque avec l'ordre de s'installer.

La formation en catastrophe que les journalistes de CJMS ont reçu au cours du week-end s'est révélée bien incomplète, hier, quand le temps vint de travailler pour vrai.

Les journalistes de Radiomédia se demandent par ailleurs à quelle sorte d'organisation ils seront soumis désormais, avec une agence qui offrira des nouvelles 24 heures par jour, sept jours sur sept. Sans compter que la nouvelle entité alimentera non seulement les stations du nouveau réseau AM mais le réseau FM de Radiomutuel et le FM de Télémedia, ce qui veut dire des nouvelles 15 minutes avant et après l'heure, aux demi-heures et à l'heure!

Et Blanche alors?

La série *Blanche* se dirigeait allégrement vers un record de Gémeaux. Au cours de la soirée, ses artisans emportaient les trophées, venus souligner la qualité de la dramatique présentée l'année dernière à Radio-Canada.

Il n'était donc pas étonnant, dans ce contexte, que la caméra se braque sur Pascale Bussières lorsque vint le temps de dévoiler la lauréate du Gémeau pour le meilleur premier rôle féminin dans une série dramatique. L'excellence de sa prestation n'avait-elle pas été maintes fois soulignée? Sa présence n'était-elle pas déterminante dans la série?

Consternation. Le prix est attribué à Marie-Renée Pardy, pour son jeu dans *La Femme pitre*, dans la série *Les Grands Procès* de TVA.

Nous n'avons pu rejoindre la comédienne, qui est en studio pour l'enregistrement d'une nouvelle émission pour enfants, *La Princesse astronaute*, présentée prochainement au Canal Famille. Mais son agent, M. Maxime Vanasse, a indiqué que la surprise fut d'autant plus grande que «l'Académie (canadienne du cinéma et de la télévision) m'appelaient sans arrêt depuis un mois en me disant «faites en sorte qu'elle soit assise au premier rang lors du Gala, c'est important». La comédienne incarnant le rôle-titre de la série la plus prisée dimanche soir était effectivement assise au premier rang. Mais elle n'a pas eu à se lever pour récolter son prix. Que les dessins des jurys sont parfois mystérieux. Inexplicables. PdR

LE DEVOIR CULTURE



ROBERT LÉVESQUE

Ça bouge au TNM

On n'aurait pas parié jeudi dernier sur l'avenir des relations entre le TNM et ses techniciens de scène, lorsque Lorraine Pital annonçait la rupture des négociations et par conséquent l'annulation du spectacle d'ouverture de la saison (*Dandin* de Molière). Mais voilà qu'hier le pari optimiste est devenu possible: les discussions ont bel et bien repris entre les techniciens membres de l'IATSE et la direction du Théâtre du Nouveau Monde!

Contrairement à toute attente, en effet, ces gens-là se sont donnés rendez-vous, hier à 14 heures, devant le conciliateur. Et en plus, pour la première fois, le syndicat du personnel d'accueil participait aussi à la rencontre.

De là à espérer que l'on pourrait peut-être, si tout va rondement, «annuler l'annulation» de *Dandin*, et présenter le spectacle vers la mi-octobre, il y a toutefois une très grande marge et personne, hier après-midi, ne voulait y entrer ni même y mettre un premier pied.

Du côté de l'IATSE, le représentant Paul Béland avait la bonté de reconnaître, avant de retourner à la table de conciliation, que mon papier publié à la une du *Devoir* vendredi dernier «était de nature à allumer des lumières quelque part» (*TNM: le triple échec*, édition du 30 septembre), et du côté du théâtre Nadine Marchand affirmait que depuis quelques jours «les choses ont commencé à bouger, de partout, y compris au niveau du gouvernement, dans différents ministères».

Les choses ont bougé, en effet. À tel point que nous apprenions, au moment de mettre sous presse, qu'une entente de principe est intervenue entre la direction du TNM et ses syndiqués. L'entente devra bien sûr être soumise à l'approbation des techniciens et préposés à l'accueil avant que nous puissions voir le *Dandin* de Molière sur les planches.

L'appel de Millette

Dimanche soir, lors du gala télévisé des Géméaux, le comédien Jean-Louis Millette, allant chercher le trophée du meilleur interprète dans un téléroman, tenait dans sa main, comme un grigri, sa médaille du prix Gascon-Roux de l'an dernier (meilleur comédien dans le rôle du père dans *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello). Millette, très digne, a lancé un appel pressant à Québec pour que l'on s'occupe enfin du présent et de l'avenir du TNM. Il semble bien que le message ait circulé...



Marc Béland et Jean-Louis Millette lors de la remise des prix Géméaux dimanche soir.

Cent ans de théâtre yiddish

On célèbre ce mois-ci, au Centre des arts Saidye-Bronfman, cent ans de théâtre yiddish à Montréal. Depuis 1894 alors qu'une compagnie juive s'installait dans le tout nouveau Monument National, et jusqu'à aujourd'hui où la compagnie de Dora Wasserman produit bon an mal an des spectacles, comme par exemple la création des *Belles-soeurs* en yiddish, il y a toujours eu une tradition du théâtre yiddish à Montréal.

On marque le centenaire par deux événements: un spectacle consacré à la compagnie de Dora Wasserman, le Théâtre Yiddish fondé en 1956, et dans lequel on pourra voir des extraits, musicaux et dramatiques, des spectacles les plus célèbres de ces dernières années. Du 6 au 16 octobre au Centre Saidye-Bronfman, 5170 Chemin de la Côte Sainte-Catherine.

Dans la même salle, du 22 au 30 octobre, l'historien Jean-Marc Larrue, auteur du *Monument inattendu*, un ouvrage qui retrace l'histoire du Monument National et du théâtre yiddish qui s'y jouait, donnera une conférence illustrée (films, diapositives, extraits) qui retracera l'histoire de ce siècle yiddish montréalais. Ces conférences sont données alternativement en anglais et en français. On obtient un rabais de 25% si l'on assiste aux deux événements. On se renseigne au 739-7944.

Silviu Purcarate à Limoges

Les Montréalais l'ont découvert lors du dernier Festival de théâtre des Amériques. Ce Roumain avait mis en scène (de façon remarquable) un *Titus Andronicus* avec le Théâtre national de Craïova, à la salle Maisonneuve. Silviu Purcarate vient de démissionner de la direction du théâtre Bulangra de Bucarest où il a été nommé il y a quelques mois. Il a accepté la direction du Centre dramatique national de Limoges. À une autre époque, on aurait parlé de passage à l'ouest...

Le TILF va mal

Le Théâtre international de langue française que dirige à Paris le metteur en scène Gabriel Garran, où l'on produit plusieurs textes québécois, vit une situation de crise. Le TILF n'a pas reçu sa subvention pour 1994 et a dû mettre du personnel au chômage. Un seul spectacle sera présenté cette saison. Pourquoi? Il semble que le théâtre de Garran soit victime de bisbilles ministérielles, les subsides de l'ancien secrétariat à la Francophonie n'ayant pas été versés au ministère de la Culture.

Une soirée avec Christopher Plummer

Le réputé comédien canadien Christopher Plummer (il a fait ses débuts à Ottawa en 1948, à 17 ans, avant d'aller rejoindre le *Old Vic* de Londres puis faire carrière à Broadway et dans le *West End*) donne deux représentations de son spectacle-solo, *A Word or Two Before You Go*, au théâtre Centennial de l'université Bishop de Lennoxville les 7 et 8 octobre. Plummer, dont le spectacle est «un voyage à travers ses amours littéraires», donne ses recettes au profit du théâtre anglophone dans l'Estrie. On réserve au (819) 822-9692.

THÉÂTRE



Monique Mercure et Marc Béland dans *La Mouette* de Tchekhov au Théâtre du Rideau vert.

Le temps des mouettes

Retour décevant d'André Brassard à la mise en scène

LA MOUETTE

Une pièce d'Anton Tchekhov, dans la traduction d'Antoine Vitez. Mise en scène d'André Brassard. Scénographie de Richard Lacroix. Costumes de François Barbeau. Éclairages de Michel Beaulieu. Avec Monique Mercure (Arkadina), Marc Béland (Treplev), Pascale Montpetit (Nina), Louis de Santis (Sorine), Pierre Curzi (Trigorine), Raymond Bélisle (Chamraïev), Muriel Dutil (Paulina Andreievna), Pascal Rollin (Dorn), Roger Larue (Medvedenko). Une production du Rideau Vert, à l'affiche jusqu'au 22 octobre.

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Comment dire? Sa déception? Son irritation? Sa peine? On ne touche pas impunément au théâtre de Tchekhov, ce dramaturge exceptionnel entre tous, un artiste au théâtre si fragile et subtilement tragique, si profondément vrai, et ceux qui le rendent ennuyeux et désaccordé comme dans cette production du Rideau Vert sont en quelque sorte des agresseurs.

Cette production attendue, qui marque le retour d'André Brassard à la mise en scène (il signe des exercices à l'École nationale de théâtre mais n'a rien présenté dans une salle depuis son pénible *Temps des lilas* au même Rideau Vert), est une déception, un agacement, une douleur, sur toute la ligne, de la distribution mal établie au décor sans invention ni charme et jusqu'à cette mise en scène monotone dans laquelle aucune des relations entre les personnages n'est véritablement établie.

Tout reste froid, indécis, rien n'est arrêté et tout va à vau-l'eau dans un spectacle sans grâce ni unité, sans orientation critique ni choix clair, et l'on se demande ce que Brassard allait chercher dans cette *Mouette* qui sous sa gouverne vole si bas que le

théâtre de Tchekhov n'y est plus perceptible, et que le sel de Tchekhov — le génie de dissimuler sous une apparente banalité de grandes figures mythiques du théâtre — est totalement absent d'un théâtre devenu malhabile et figé, ce théâtre que dénonce justement le jeune Treplev.

Les répliques de Treplev, d'ailleurs, vont droit au cœur mort de ce spectacle comme pour l'auto-assassin. De la pièce de Tchekhov Brassard n'a pas su faire rien d'autre qu'un *Temps des lilas* qui piétine dans sa médiocrité. Un spectacle décadent. Du théâtre caricaturé. Des temps sans mesure ni grâce. Et la responsabilité en revient à une évidente paresse: il y a eu du travail avec des acteurs (se pense à Montpetit, Mercure, Béland, quoiqu'aucun ne soit touchant) mais il n'y a pas eu ce qui est l'essentiel, ce passage réussi vers une mise en scène, une vision précise, vers une forme unique et un rythme établi, vers un spectacle unique.

Étrange distribution

Il y a trois distributions de *Mouette* que l'on peut établir avec intelligence à Montréal, je ne le ferai pas pour qu'on m'accuse de ne pas me mêler de mes affaires, mais disons que je n'aurais pas pensé, nonobstant leurs grands talents, ni à Montpetit ni à Béland pour les rôles de Nina et Treplev. Pascale Montpetit a trop de caractère combatif pour cette «Ophélie»; elle en fait une fouceuse vulgaire qui devient une éberluée au bord de la connerie lorsqu'elle revient voir Treplev au troisième acte; Marc Béland est une bête de scène trop fougueuse, trop belle, pour ce «Hamlet» dépressif et mélancolique; il en fait un caractère sans manières, trop fou (comme un cheval).

Brassard — si l'on creuse — semble avoir voulu foncer tête première dans une critique simpliste de *La Mouette* plus que dans le service inspiré que mérite un tel chef-d'œuvre. C'est ainsi, du moins, que

l'on peut comprendre l'incroyable et ridicule premier acte où la pièce de Treplev, jouée par Nina comme si elle était une contorsionniste, est servie comme un épisode farfelu dont les spectateurs (la maison de Sorine) sont conscients du grotesque. Alors que la pièce de Treplev doit saisir et ébranler Arkadina par sa beauté étrange, sa poésie nouvelle.

Après cette ouverture burlesque la pièce s'engouffre dans une insignifiance théâtrale où ne feront qu'apparaître les maladroites et les hésitations des personnages, de premier plan comme de soutien, la niaiserie snob du personnage d'Arkadina que Monique Mercure joue dans une réduction stupéfiante (il y a tant à faire avec cette «Gertrud» pour demeurer dans la paraphrase d'Hamlet qu'est ce chef-d'œuvre russe), la truculence cabotine de Sorine que Louis de Santis tire du côté du boulevard, et ces silences joués si mal, ces écoutes qui n'en sont pas, ce marécage d'interprétations dans lequel la voix de Pascal Rollin émerge et nous stupéfie de ressemblance avec les messages publicitaires de café ou de voiture...

On cherche les moments forts, il n'y en a pas dans les trois grandes scènes: celle de Trigorine et Nina où rien ne passe, Curzi étant d'une balourdise infantilisante dans le rôle de Trigorine; celle de Treplev et d'Arkadina, la si belle scène du pansenment, qui n'a ici qu'une seconde et quart de vérité dans un geste de Mercure, juste assez pour nous faire regretter une *Mouette* plus juste; la scène Nina-Treplev du troisième acte où Montpetit donne dans l'excès d'une hystérie (ce qui est mal lui) alors que Béland n'est tout simplement pas là. Quel malheur!

C'est Vitez — sa traduction est exemplaire de rigueur — qui propose avec *La Mouette* la paraphrase d'Hamlet. Il y voyait autant de force, autant de grandeur et de misère. C'est juste et c'est pourquoi un ratage de *Mouette* est aussi pénible qu'un ratage d'Hamlet.

ROCK

On commence à peine à parler du jeune Clapton

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Eric Clapton, hier soir au Forum, a raconté l'histoire d'un homme qui a pris le dessus sur lui-même et sur les autres pour réaliser ce qu'il avait envie de réaliser alors qu'il rêvait de blues et uniquement de blues dans le Londres des années 50.

Au Forum hier soir, Eric Clapton a signalé que tout ce qui l'a fait connaître au cours des 25 ou 27 dernières années il n'en a aujourd'hui plus rien à cirer. Ou presque.

Baptisée *Nothing But The Blues*, la tournée américaine qu'il vient d'amorcer à Montréal est, et restera probablement, comme la tournée d'un homme qui a décidé de se faire musicalement plaisir sans se demander si la mise au placard des *I Shot The Sheriff*, *Cocaine* et autres «méga-succès», comme disent les jeunes, allaient provoquer du ramdam dans les chaumières des auditeurs de CKOI ou CHOM.

C'était vieux. C'était même très vieux. On insiste, parce que jouer des morceaux ayant 40 ans d'âge en moyenne dans un temple du rock à une époque où l'apologie du «tout nouveau tout beau» a été érigée en vertu d'histoire de culpabiliser le bipède qui ne participe pas aux jeux de la caisse enregistreuse, c'est pas évident.

Vêtu comme s'il allait à la pêche, Eric Clapton a commencé par une interprétation, son interprétation, de *Motherless Child* en compagnie de Andy Fearweather Low à la guitare et de Dave Bronze à la basse. Et alors? Ils étaient tous à l'acoustique. Nom de Dieu! Ils jouaient acoustique au «Faux-rhum». C'est clair? Non.

Parce que la pièce d'après comme la pièce suivante,

Eric, qui n'est plus Eric la main lente mais Eric la main tout court, les a sculptées sur sa guitare acoustique. Faut préciser que lors du troisième blues, le *How Long Blues* de Leroy Carr, Jerry Portnoy a fait son entrée. Et alors? Jerry Portnoy c'était l'harmoniste de Muddy Waters. C'est lui, Jerry, qui soufflait dans l'instrument du pauvre lorsque Muddy chantait... *The Blues Have a Baby*. *They Called It Rock and Roll*.

Et comme aujourd'hui Eric Clapton préfère les parents parce qu'il a, à l'évidence, besoin de leurs blues, il a enchaîné avec *The County Jail* et surtout *The Forty Four* de Howlin' Wolf. Entre temps, Chris Stainton s'est installé derrière son piano. Il était droit le piano. Et alors? Avez-vous déjà vu des pianos longs dans les «honky tonk» ou dans les églises Pentecôtiste. Bon.

Puis il y a *Goin' Away Baby* et *Hoochie Coochie Man*, *Blues Leave Me Alone* et *Standin' and Cryin'*, *It Hurts Me Too* et *Someday After A While*, le splendide *Sinner's Prayer* et le très enlevé *I'm Tore Down*. Bref, il a joué toutes les pièces de son dernier album qui est son meilleur album. Et Dieu sait s'il a signé des albums que l'on ne se lasse pas d'écouter.

Hier soir au Forum, Eric Clapton a puisé dans le vieux. Il s'est approprié le vieux parce qu'il est jeune. Très jeune. Il ne fait que commencer à faire parler de lui.

En tout cas, à la toute fin, il a applaudi le public tout heureux qu'il était de ne pas avoir entendu un quidam réclamer *Cocaine* ou *I Shot The Sheriff*.

Enfin, un gros, un énorme bravo à Jimmy Vaughan pour avoir chanté en première partie: *Albert Collins Up There/ Muddy and Lightnin' Too/ Albert King and Freddie King Playing The Blues/ Lord, They Called Another Blues Stringer Back Home*. Amen!

Radiomédia

Le CRTC tiendra des audiences publiques

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Sentant la soupe chaude, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) a promptement annoncé, hier, la tenue d'audiences publiques sur la disparition de six stations de radio AM, dont CJMS à Montréal et CJRP à Québec. La date de l'exercice n'a pas encore été dévoilée.

La tenue d'audiences sur la «restructuration» radiophonique enclenchée vendredi n'entraîne en rien, pour l'instant, la mise en place de Radiomédia, né de la fusion de CKAC et CJMS.

Dès hier matin, CKAC Radiomédia entonnait son nouveau thème musical et faisait grand cas de sa nouvelle agence d'information. Les auditeurs ont été flattés dans le sens du poil et remerciés «d'être au rendez-vous». Il n'est pas simple d'amener des auditeurs à sintoniser un autre indicatif, jusque-là concurrentiel. La direction espère, a-t-on appris, atteindre les 800 000 auditeurs avant un an et demi. Présentement CKAC frise les 600 000.

Pour l'instant, plus que la nouvelle programmation inédite et exceptionnelle promise vendredi, les auditeurs ont surtout eu droit à du réchauffé, avec des blocs de l'une ou l'autre radio. Un peu de CJMS, un peu de CKAC et un bon battage publicitaire pour cimenter le tout! Ainsi, Paul Arcand, de CJMS, ouvre le bal à 5h30, alors que le *morningman* de CKAC, Paul Houde, fait les sports avec M. Arcand. Jean Lapierre et Jean Cournoyer, qui avaient chacun leur émission, prennent le relais plus tard en matinée, ensemble.

Le coloré Gilles Proulx entre à CKAC par la grande porte, en occupant une plage de trois heures, qui commence à 11h15. Hier, il s'est gardé de gueuler trop fort. «Ça a bien été», concluait l'animateur hier, avant de quitter les ondes. Il a bien reçu des appels d'auditeurs qui l'ont traité «d'énergé» mais il s'en est trouvé plusieurs autres pour lui souhaiter bonne chance.

Les bulletins de nouvelles seront diffusés 15 minutes avant et après l'heure — ce que fait CKAC depuis plusieurs années — mais il faudra manifestement attendre quelque temps avant de connaître le ton spécifique de la nouvelle agence d'information et ce qui la distinguera de NTR, l'agence radio de la Presse canadienne.

L'orientation des nouvelles et son volume seront au cœur des audiences publiques que tiendra le CRTC. La Fédération professionnelle des journalistes du Québec et le Syndicat canadien de la fonction publique ont tous deux accueilli la nouvelle des audiences avec satisfaction. Tous deux ont souhaité que l'exercice ait lieu le plus rapidement possible. Le président de la FPJQ, M. Alain Saulnier, insistera, devant les commissaires, sur l'absence de diversité des sources d'information des sources à l'extérieur de Montréal, causée par la fermeture de CJRP à Québec, CJRT à Trois-Rivières, CJMT à Chicoutimi et CKCH à Hull. Le directeur du SCFP, M. Gilles Charland, promet pour sa part de dénoncer la concentration de l'information qu'engendre la transaction annoncée vendredi et qui a pris tout le monde par surprise, à commencer par les employés eux-mêmes. Quelque 100 personnes ont perdu leur emploi.

Pas de surprise

La direction de Radiomédia s'attendait à des audiences publiques et n'a donc pas été surprise de l'annonce du CRTC. Contrairement aux syndicats, la direction soutient cependant qu'elle n'a aucunement enfreint la loi en fermant des stations et restructurant les réseaux. Au CRTC, le porte-parole Bill Allan a simplement indiqué que l'autorisation du CRTC est lorsqu'une entreprise demande une nouvelle licence ou lorsqu'il y a un transfert de contrôle.

Le CRTC s'inquiète lui aussi de la diversité des sources d'information. D'un autre côté, l'organisme a énormément assoupli ses règlements sur la radio, afin de favoriser sa survie. De sorte que les seules obligations qui demeurent sont celles touchant le contenu canadien.

Dans la salle de nouvelles de CKAC Radiomédia, hier, l'atmosphère était quelque peu chaotique, les nouveaux venus de CJMS tentant de se familiariser avec un équipement technologique qui leur était jusque-là inconnu et les «anciens» de CKAC tentant d'être polis envers cette visite impromptue, qui débarque avec l'ordre de s'installer.

La formation en catastrophe que les journalistes de CJMS ont reçu au cours du week-end s'est révélée bien incomplète, hier, quand le temps vint de travailler pour vrai.

Les journalistes de Radiomédia se demandent par ailleurs à quelle sorte d'organisation ils seront soumis désormais, avec une agence qui offrira des nouvelles 24 heures par jour, sept jours sur sept. Sans compter que la nouvelle entité alimentera non seulement les stations du nouveau réseau AM mais le réseau FM de Radiomutuel et le FM de Télémedia, ce qui veut dire des nouvelles 15 minutes avant et après l'heure, aux demi-heures et à l'heure!

Et Blanche alors?

La série *Blanche* se dirigeait allègrement vers un record de Géméaux. Au cours de la soirée, ses artisans emportaient les trophées, venus souligner la qualité de la dramatique présentée l'année dernière à Radio-Canada.

Il n'était donc pas étonnant, dans ce contexte, que la caméra se braque sur Pascale Bussières lorsque vint le temps de dévoiler la lauréate du Géméaux pour le meilleur premier rôle féminin dans une série dramatique. L'excellence de sa prestation n'avait-elle pas été maintes fois soulignée? Sa présence n'était-elle pas déterminante dans la série?

Consternation. Le prix est attribué à Marie-Renée Pardy, pour son jeu dans *La Femme pitre*, dans la série *Les Grands Procès* de TVA.

Nous n'avons pu rejoindre la comédienne, qui est en studio pour l'enregistrement d'une nouvelle émission pour enfants, *La Princesse astronaute*, présentée prochainement au Canal Famille. Mais son agent, M. Maxime Vanasse, a indiqué que la surprise fut d'autant plus grande que «l'Académie (canadienne du cinéma et de la télévision) m'appelaient sans arrêt depuis un mois en me disant «faites en sorte qu'elle soit assise au premier rang lors du Gala, c'est important». La comédienne incarnant le rôle-titre de la série la plus prisée dimanche soir était effectivement assise au premier rang. Mais elle n'a pas eu à se lever pour récolter son prix. Que les desseins des jurys sont parfois mystérieux. Inexplicables. PdR